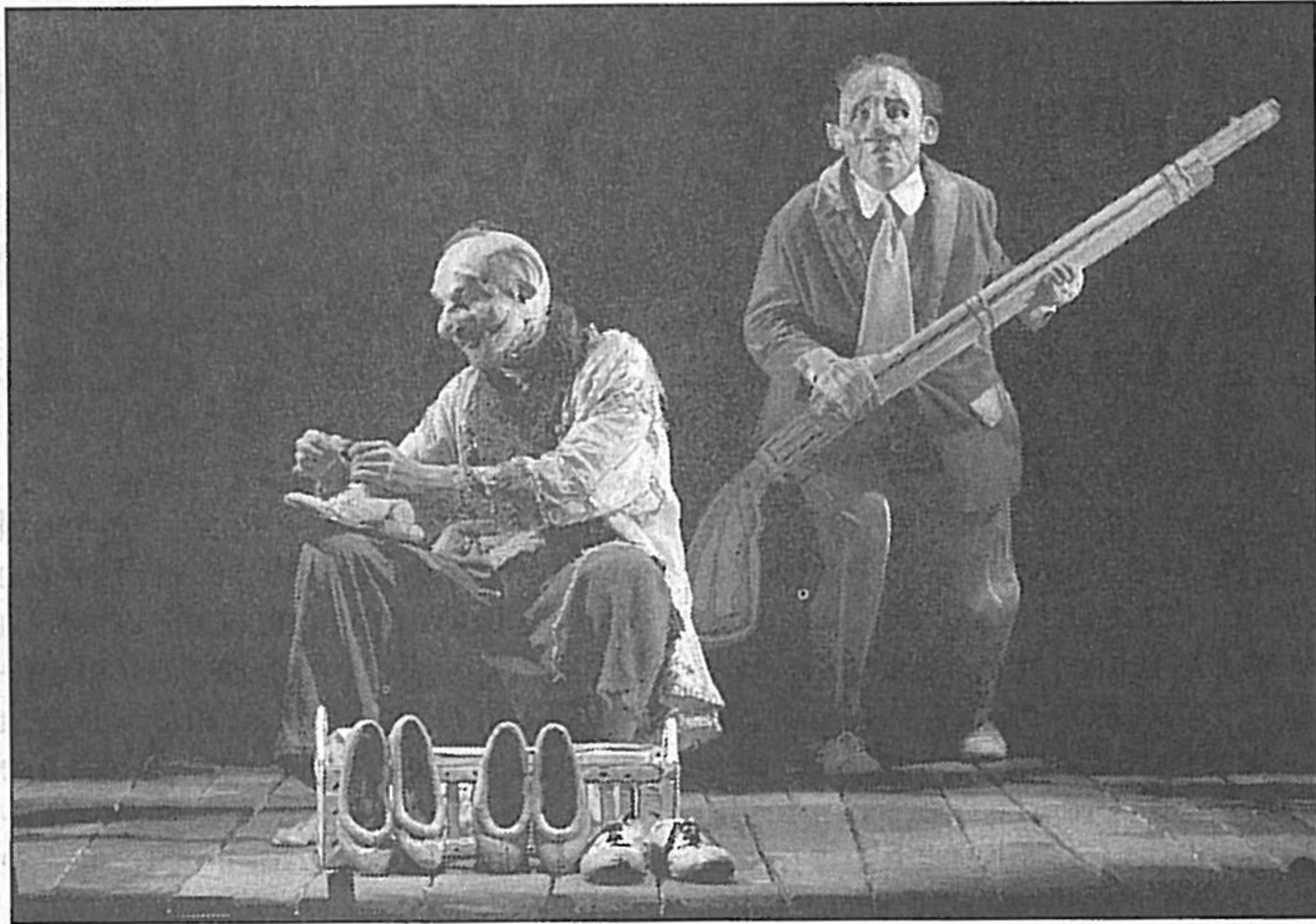


Théâtre Le retour animé d'une « Vieille Dame » au pays



PARIS C'est un drôle d'oiseau, ce Friedrich Dürrenmatt : né en 1921 dans le canton de Berne, en Suisse, fils de pasteur, pasteur lui-même – très fugacement – puis auteur de romans et de pièces de théâtre, philosophe, essayiste, autobiographe, peintre, il avait la stature du Minotaure explorant sans fin ce labyrinthe qu'est notre monde. Il ressemblait à un mixte d'Orson Welles et de savant fou et ceux qui, avant sa mort, fin 1990, l'ont rencontré dans son temple de Neuchâtel, devenu aujourd'hui une fondation (*Le Monde* du 3 août 2001), au milieu de ses bouteilles de grands bordeaux, de ses tableaux expressionnistes et de ses chiens-loups, en gardent une impression inoubliable.

Il était, surtout, un très grand écrivain, qui rencontre aujourd'hui sur la scène du Théâtre des Abbesses, à Paris, un autre atypique : Omar Porras, un Suisse venu des faubourgs de Bogota, en Colombie, acteur, metteur en scène, scénographe, qui conjugue le baroque et le mer-

veilleux de son Amérique latine d'origine avec une rigueur intellectuelle toute germanique. Leur rencontre autour de cette *Vieille Dame* datant de 1956 donne un des plus beaux spectacles de ce printemps parisien, un de ces spectacles qui vous laissent à la fois enchanté et secoué, ballotté entre rêverie et interrogations.

Le son-pulsation d'un cœur qui bat, un train qui siffle dans la nuit, un groupe d'hommes et de femmes qui passe et repasse. Baroque, dès

l'abord. La vieille dame en « visite » arrive avec armes et bagages – une panthère noire et un cercueil. Clara Zaharassian, dans ses voiles et dentelles de veuve, revient dans la ville de sa jeunesse, et c'est un événement. Quarante-cinq ans plus tôt, au temps du vert paradis des amours de jeunesse, elle a aimé Alfred Hill, qui l'a laissée tomber, enceinte, pour se caser avec la fille de l'épicier. Clara avait dix-sept ans, elle avait dû fuir la ville, seule, sans le sou et rejetée de tous : au terme d'un procès en paternité, deux témoins payés par Alfred avaient déclaré qu'elle couchait avec tout le monde, et que son enfant pouvait être celui de n'importe qui.

Elle revient, et elle est attendue comme le Messie, la sauveuse, la bienfaitrice : la ville est ruinée, les habitants sont au chômage, ils vivent de maigres allocations. Et ils savent que Clara est devenue riche, très riche – grâce à l'amour, grâce aux hommes : prostituée d'abord, épouse de milliardaire ensuite. Mais

Clara ne revient pas forcément pour sauver la ville – que voudrait dire « sauver la ville » ? Elle revient pour, dit-elle, « acheter la justice ». Au terme d'une mécanique qui n'est pas sans rappeler celles de Brecht, la vieille dame aura la peau de son ancien amoureux, achetée à prix d'or aux citoyens dont elle a causé la ruine : c'est elle, en effet, qui, depuis des années, a acquis toutes les entreprises de la ville, les a liquidées et a causé la faillite générale.

Omar Porras, servi par des comédiens parfaits, jamais ne fait peser le poids de la parabole ni n'accuse le trait de la satire. Il invente pour cette sarabande grotesque de l'irresponsabilité et de la culpabilité, de la trahison et de la vengeance, de la compromission avec l'ordre matériel des choses et de l'absence d'idéal, des images splendides, une féerie de masques, de lumières où dominent les rouges et les verts, de jeux d'ombres et de nuit, de costumes et de décors aux proportions étranges et absurdes. Il y a des ballets aériens de couronnes mortuaires, des forêts de rêve en carton-pâte, des rideaux de théâtre en velours rouge qui se dédoublent comme des poupées russes.

Omar Porras met en scène en grand illusionniste l'illusion fatale d'une époque – la nôtre – qui sème la mort au nom de la justice et du progrès. Et la frappe est d'autant plus forte qu'elle porte les masques du théâtre.

Fabienne Darge

La Visite de la vieille dame, de Friedrich Dürrenmatt. Traduit de l'allemand par Jean-Pierre Porret. Mise en scène : Omar Porras. Avec Omar Porras, Philippe Guin, Fabiana Medina, Claude Barichasse, Hélène Séretti. Théâtre de la Ville aux Abbesses, 31, rue des Abbesses, Paris-18^e. M^o Abbesses. Tél. : 01-42-74-22-77. Du mardi au samedi à 20 h 30, dimanche 9 mai à 15 heures, jusqu'au 15 mai. De 11 à 22 €. Durée : 1 h 45. Photo : © Jean-Paul Lozouet.